

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 29 OCTOBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par R. le Fort.—La croisade du XIXe siècle, par F. Picard.—Poésie : Le zouave pontifical, par A. Bellemare.—Derniers beaux jours, par Violette.—La Toussaint, par Elmina.—Sur une tombe, par C. D...—Poésie : Promenade nocturne, par H. Demers.—Amour et patrie, par J.-G. Bourget.—La revanche du mort, par G. Guillaumot.—Poésie : L'amitié ne meurt pas, par A. Pelletier.—Le jour des morts, par Vicomte Walsh.—La reine du Danemark.—Conte nouveau.—Grand'mère n'est plus, par Janvier.—Le Canada et le blocus continental, par J.-M. LeMoine.—Nos gravures.—Fuyons la paresse.—Poésie : Les mamans des oiseaux, par C. Fuster.—Mme Carnot.—Primes du mois de septembre.—Amusements.—Devinette.—Jeux et amusements.—Casse-tête.—Feuilleton.—Choses et autres.

GRAVURES : Le jour des morts.—Portraits de la reine Louise de Danemark et de Mme Carnot.—A travers le Canada : Niagara : Les rapides du côté canadien ; Bridle Veil Falls.—Les Mille-Isles : Le vapeur *St-Lawrence* ; Deux cottages.—Toronto : Les bâtisses du Parlement (vue en arrière).—Québec ; Le château Frontenac et la terrasse Dufferin.—La commission de paix hispano-américaine siégeant à Paris (11 portraits).—Sur une tombe.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



C'est l'automne.

Les rafales ont succédé aux brises d'été, les feuilles en tournoyant tombent toutes l'une après l'autre, jonchant, de leurs petits cadavres jaunis, le sol déjà reprenant son grand repos.

N'était la plainte du grand vent, pleurant dans la plaine, gémissant autour des habitations ou hurlant sur les montagnes, tout serait en deuil dans la nature, tout semblerait mort.

Mort !... Idée terrifiante, parce qu'elle est sans espoir.

En vain, la science nous dit que rien ne se perd dans la nature : notre être, composé d'autre chose que de matière, se répugne à cette appellation, et repousse l'explication scientifique nous décomposant en phosphore, en chaux, en cendres, pour repasser dans les plantes absorbées à leur tour par l'animal, revenant enfin de celui-ci à l'homme.

Vraiment, il y a là quelque chose de répugnant, de vil, ne s'accordant pas du tout avec l'être raisonnable, tout autre chose que le départ et l'arrivée d'un cercle après tout fort étroit.

Si je consulte les anciens, j'entends les peuples qui ont passé pour les plus civilisés dire à leurs auteurs : " Que la terre te soit légère..." ou autres souhaits de ce genre.

Mais, dites-le-moi : peut-on souhaiter à ce qui n'entend plus, ne respire plus, ne vit plus ? Sur un arbre déraciné, a-t-on jamais mis un vœu, un souhait, un regret ?

Les anciens, dans leur éloignement de la connaissance de Dieu, me disent cependant qu'ils croyaient au futur : laissant de côté leurs théories échevelées de métempsychose — comme nos modernes théories d'évolutionisme dans un autre ordre d'idées, — ne suis-je pas forcé de reconnaître la croyance à une autre vie, même dans des souhaits aussi vides, aussi désespérés, que ceux qu'ils employaient ?

Dans leur orgueil insensé, peut-être parfois dans une pensée pieuse qui nous échappe, les Pharaons faisaient élever, pour mausolées, ces admirables pyramides dont on ne connaît pas encore tous les premiers secrets.

Pourquoi perpétuer un nom, et à qui ou à quoi cela peut-il servir ? Si tout n'est que matière, qu'importe ce qui a précédé, ce qui suivra ? A-t-on jamais songé, parmi les roches, à perpétuer le souvenir de celles qui se sont éboulées ou de celles qui ont disparu, laissant, sous le nom de carrière, un large trou béant ?

Dans le calme ou à travers les longs sifflements de l'ouragan, au moment où la terre s'affaisse, semblant se replier sur elle-même pour ne plus rien laisser sortir de son sein, l'effroi nous saisit, la douleur nous étreint, la crainte nous terrasse.

Qu'est-ce donc, l'AU DELA ?...

Des chants d'allégresse ont retenti tout le jour.

Les voix aériennes ont jeté sur le monde, à travers les distances et les éléments, l'alleluia joyeux auquel a répondu l'Eglise par son superbe : *Gaudeamus omnes in Domino*, car il s'agit des bienheureux, de ceux qui ont conquis le ciel.

Voici que l'après-midi de ce jour de Toussaint, les édifices revêtent leurs draperies lugubres ; les bronzes tremblent dans l'air leur ardente supplication : pleurent-ils ?...

Vous en êtes témoins tous : oui, ils pleurent, ils sanglotent, et je ne connais pas, après le pleur de l'enfant, de plainte plus déchirante que celle de la cloche quand elle annonce la fin d'une vie.

Dans la nuit noire, quand j'étais enfant, elle s'animait à mes yeux, je croyais, dans la vibration agitant ma blonde chevelure bien longue, sentir ses doigts passer dans mes cheveux, il me semblait être effleuré par son halètement rendant mon visage tout halitueux. Je me demandais, sans nulle terreur, si c'était la caresse de quelque parent, d'un ami peut-être ? Et mon bien-aimé père me dit : " Prie pour les âmes du purgatoire : ce sont elles qui pleurent dans les cloches !..."

Les âmes du purgatoire !...

Au lendemain de la Toussaint, elle chante encore, l'Eglise, mais combien doucement, combien tristement !

Est-il rien d'émouvant, mais aussi est-il rien de plus fait pour nous encourager, que ces premières paroles de l'Eglise au jour des Morts : " Le repos éternel, donnez-le-leur, ô Seigneur ! et que la splendeur immortelle les éclaire, les imprègne ! "

Le repos éternel, c'est-à-dire l'éternelle jouissance du bonheur !

Quelle différence, reconnaissez-le, entre ces paroles d'amour, d'assurance, d'espoir certain, et ces mots effroyablement vagues : " Que la terre te soit légère ! "

Quelle mère, quelle tendresse elle montre pour ses enfants, la sainte Eglise quand, sur les tombes de nos absents bien-aimés, elle écrit : " Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! — Ici, repose, en attendant la résurrection..."

Elle nous rassure pour nous : mère admirablement aimable, elle nous fait songer aux disparus qui ne peuvent plus rien pour eux-mêmes — rien que satisfaire et souffrir !

Certes, elle est loin de nous faire de la mort un épouvantail ; mais entendez-vous sa prière ardente, passionnée, pour ceux qui ne sont plus ?

" Jour de colère, ce jour-là, quand le juge terrible apparaîtra ! "

Et l'âme, abîmée, après avoir jeté son grand appel de désespérance : " Ayez pitié de moi, vous du moins qui vous êtes dits mes amis ! " laisse échapper toute sa terreur dans cet aveu de son néant : " Que dirai-je alors, moi, misérable, quel soutien invoquerai-je, si le juste lui-même ne se sent pas tranquille ?..."

Voilà pourquoi, après les chants d'allégresse de ceux qui sont dans la joie, l'Eglise a mis les plaintes douloureuses de ceux qui sont dans la désolation.

Ce sont ces divines et maternelles sollicitudes qui font dire, même à nos frères égarés : " Quelle est belle, combien suave, que de courage elle donne, l'Eglise catholique romaine ! "

C'est l'automne.

Les rafales succèdent aux brises d'été, les feuilles jonchent, de leurs petits cadavres jaunis, le sol déjà reprenant son grand repos.

Rodolphe le Fort

LA CROISADE DU XIXE SIÈCLE

Quand, il y a deux mois, parut la seconde édition du beau livre de notre excellent compagnon d'armes, M. le Commandeur G.-A. Drolet (*), il y eut dans tous les esprits un retour vers les temps héroïques de notre XIXe siècle, chacun cherchant à se rappeler les incidents qui amenèrent cette levée de boucliers, qui produisirent cette époque la plus glorieuse de l'histoire du Canada.

Lorsque LE MONDE ILLUSTRÉ, dans son numéro 749, du 10 septembre dernier, reproduisait une lettre écrite de Rome en 1869, par notre aimable camarade, M. Léon des Carries, de Notre-Dame-de-Grâce, frère de M. Jérémie des Carries, maire de ce village, préfet du comté, député à Québec pour Hochelaga, beaucoup, même parmi nos anciens frères d'armes, manifestèrent le désir de voir retracer, d'une manière ou d'une autre, les événements de la *Croisade du XIXe siècle*.

Nous avons pu décider notre ami Léon à nous permettre de puiser dans sa volumineuse correspondance des deux années qu'il avait données au saint Pontife Pie IX. Lorsqu'il écrivait ces lettres, il ne pensait pas qu'à lui s'adressait ce vers de Virgile :

Forsan et haec meminisse juvabit.

On ne se doute guère, à trente ans d'intervalle, des déchirements, des sanglots qu'amenèrent les séparations des jeunes braves dans leurs familles. A cette époque, l'Europe ignorait le nom même du Canada ; et pour les Canadiens, c'était une affaire de se rendre en ces pays *catholiques*, où le chef vénéré de l'Eglise était attaqué précisément par les catholiques : sombre page de l'histoire des peuples dits civilisés, écrite avec du sang et de la boue dans le Livre de la Vie !

Nous croyons ne pouvoir mieux débiter dans notre travail qu'en donnant les vers admirables sortis de la plume, nous devons dire du cœur, d'un condisciple de notre Léon, le jeune Alphonse Bellemare.

Alphonse Bellemare est mort tout jeune, après avoir laissé entrevoir une des plus belles intelligences de notre province. Oh ! si la douce, noble et bienveillante critique, poursuivant sa tâche glorieuse, faisait VALOIR nos jeunes talents, quel service ce serait rendre à notre

(* *Zouaviana*, par M. G.-A. Drolet, Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire, chevalier de la Légion d'honneur. En vente chez tous les libraires.